

Haute Ecole et Baucherisme

Interview du Colonel DURAND par le Commandant de FOMBELLE

A notre époque, le dressage des chevaux de haute école est essentiellement orienté en vue des compétitions officielles de dressage. Parmi les grands pays cavaliers, c'est l'Allemagne qui indiscutablement depuis la guerre, donne le ton à cet égard.

En France, faute de disposer jusqu'ici des cavaliers (et des chevaux) susceptibles de figurer au tout premier plan mondial, on se réfère avec une certaine nostalgie, à la prestigieuse tradition de l'Ecole française d'autrefois.

Il est difficile en quelques mots de différencier ces deux Ecoles. On peut cependant dire que la France est plus orientée vers la légèreté et le brillant, l'Allemagne, vers la régularité et la précision.

Cette tradition équestre française a elle-même plusieurs grands courants. Au XVIII^e siècle, l'équitation européenne, donc mondiale, était française. C'était celle de l'Ecole de Versailles. La révolution a presque tout détruit en la matière. Seul le comte d'AURE a représenté au XIX^e siècle, et dans une certaine mesure seulement, cette haute tradition.

Celle-ci s'est par contre poursuivie à l'étranger. En particulier au Portugal et en Autriche où l'Ecole de Vienne se réclame d'elle. Au XIX^e siècle toujours, est apparu François BAUCHER, le plus grand écuyer de tous les temps dit-on, en tous les cas un immense novateur.

Ses méthodes qui visent à substituer les forces transmises aux forces instinctives, reposent avant tout sur la légèreté. Beaucoup, à commencer par le Général LHOTTE, considèrent que le Baucherisme est indispensable pour l'équitation de Haute Ecole. Mais, objectent d'autres, de nos jours la légèreté peut difficilement se concilier avec la précision nécessaire en compétition de dressage.

Quoi qu'il en soit, le Baucherisme a fait école. De très brillants cavaliers à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'ont illustré. Il n'a plus de représentants notoires en France depuis la guerre. Le dernier, sans doute, le Capitaine LAVERGNE, est mort en déportation et beaucoup de ceux qui l'ont connu pensent que cette disparition a été un des drames de l'équitation française contemporaine.

SAUMUR, paraissant devoir se rapprocher du Baucherisme, il m'a paru intéressant d'interviewer le « grand dieu » pour savoir ce qu'il en était.

B. de FOMBELLE



G MARGOT
1902

Le Capitaine LAVERGNE (dessin du Lieutenant-Colonel Margot)

Dans le n° 6 des « Amis du Cadre Noir », cette préoccupation Bauchériste est-elle un peu due au hasard ou pensez-vous que le moment soit venu, maintenant que les écuyers du Cadre sont libérés de leur tâche autrefois prioritaire d'enseigner l'équitation militaire, de revivifier l'enseignement de Baucher à l'E.N.E. ?

L'expérience du saut d'obstacles en épreuve de haut niveau m'a convaincu de la nécessité de l'autorité absolue du cavalier en équitation supérieure. Voilà sans doute la raison déterminante de mon adhésion aux conceptions équestres de François Baucher.

Lorsque la finalité de l'instruction équestre dispensée à Saumur, résidait dans le dressage et l'emploi du cheval de guerre, l'enseignement officiel destiné, in fine aux hommes du rang, pouvait se satisfaire des procédés rudimentaires que l'inégale virtuosité des destinataires ne permettait d'ailleurs pas de dépasser ;

Mais bon nombre d'écuyers, désireux de pousser le dressage de leurs chevaux personnels vers l'équitation artistique, avaient déjà assimilé la méthode de Baucher.

Puisque l'Ecole Nationale d'Equitation, aux objectifs ambitieux, doit faire face aux exigences de la haute compétition et tendre vers la subtilité de l'art équestre, il convient d'intégrer solennellement à la doctrine française officielle dont Saumur se veut le conservatoire, l'apport considérable de François Baucher.

Une actualisation de notre pédagogie découle de cette promotion.

Ainsi les stagiaires les plus confirmés de l'E.N.E. peuvent être initiés à la pratique des « procédés spéciaux » qui font l'originalité de la méthode Baucher. Néanmoins l'enseignement systématique de la méthode n'est actuellement pas envisagé.

Les Bauchéristes affirment pouvoir obtenir des résultats très rapides par les moyens puissants de la méthode. Ces résultats ne risquent-ils pas un peu de déboucher sur un dressage superficiel si le cheval n'a pas, au départ, des dispositions d'équilibre très favorables ?

Si Baucher a prouvé la rapidité des résultats donnés par sa méthode, Raabe, Beudant et Fillis d'autre part en ont confirmé à leur époque l'efficacité. Mais, il faut moins qualifier les moyens de puissants que de rationnels. Quant aux résultats, ils sont, quelque soit l'aptitude du cheval (aptitude physique ou psychique) très durables et profonds car la soumission aux aides devient absolue et inconditionnelle. En effet, les comportements réflexes sont substitués à une partie du comportement instinctif du cheval ce qui met le cavalier en mesure de compenser le manque d'aptitude du cheval par une meilleure gestion de ses forces.

Les moyens de Baucher sont-ils utilisables pour remédier à une déficience d'équilibre assez fondamentale du sujet à dresser ? La flexion est-elle applicable, dès le débuts du dressage, à un cheval présentant des défauts ?

Dressé suivant la méthode Baucher, le cheval prend au rassembler, une attitude horizontale manquant d'abaissement des hanches. Néanmoins la gymnastique Baucher accroît la « flexibilité des ressorts » ce qui permet au cheval bien fait d'accepter la surcharge de l'arrière main lorsque les aides la demandent, les hanches alors s'abaissent. Quant au cheval défectueux il sera maintenu dans l'équilibre horizontal... Pas de miracle.

La méthode fixe l'ordre des procédés, les flexions y trouvent bien sûr leur place, à savoir : dès le début de la progression.

Tout écuyer est inévitablement un peu Bauchériste. Quels procédés de Baucher utilisez-vous de préférence aux divers stades de dressage de vos chevaux ?

C'est davantage au niveau des principes que celui des procédés que tout écuyer se réfère à l'héritage de Baucher.

Par exemple : « Main sans jambes, jambes sans mains », « la position précède l'action ». Ces principes sont particulièrement bien présentés dans le livre du Général Faverot de Kerbrech.

Si le travail à pied, l'utilisation de la cravache sont devenus des procédés courants, ils sont dus à Baucher. Mais être Bauchériste, c'est être méthodique.

Baucher ne parle pas d'épaule en dedans, mais de travail de deux pistes au cours duquel, dit-il, les épaules et les hanches doivent rester dans le même axe. Ce qui s'oppose semble-t-il à l'incurvation du cheval.

Pensez-vous que la méthode de Baucher sur ce point est insuffisante ou différente ?

Le reproche a été parfois fait à Baucher d'avoir des chevaux au dos insuffisamment assoupli. Pensez-vous que ce grief est justifié ? Si oui, est-ce un écueil réel de la méthode ? La flexion peut-elle être un moyen d'assouplissement suffisant ?

Il est évident que Baucher ne préconise pas l'emploi de l'épaule en dedans pour assouplir, il a choisi la flexibilité des ressorts en les « préparant » indépendamment les uns des autres, contrairement aux anciens qui mettaient en action dans leurs exercices d'assouplissement l'ensemble de l'appareil locomoteur. On oublie trop souvent que la « préparation » inclut l'assouplissement de l'arrière main et du dos par des flexions particulières : mobilisation de la croupe.

En conséquence pour un bauchériste, l'épaule en dedans (comme tout autre mouvement de deux pistes) devient une preuve par neuf, la vérification de cette soumission et de cette souplesse acquises ; ce n'est plus une étape du dressage.

L'écueil se présente au moment d'intégrer le facteur « tension » en « assemblant » le cheval (faire que l'impulsion puisse retendre l'ensemble de la ligne du dessus). On n'insiste jamais assez sur la nécessité de l'obéissance absolue aux jambes, de la franchise du mouvement en avant.

On a tendance à « trop dénouer sur place », sans moduler cette technique en fonction de la souplesse du cheval, car Baucher préconise des procédés applicables plus aisément aux chevaux raides ou raidis.

Baucher parle souvent de pirouette renversée comme moyen de domination des résistances du dos. Pensez-vous que le déplacement accentué de l'arrière-main en croisant les postérieurs soit un exercice de base dans la construction du dressage ?

C'est Pluvinel qui a fait de la pirouette renversée (par l'emploi du pilier unique) l'exercice de base de sa méthode. En ce qui concerne Baucher il est faux de vouloir sortir de son contexte ce procédé particulier qui vient dans la méthode à sa place et en son temps.

Il est vrai que cet assouplissement « classique » de l'arrière main et du dos a des effets utiles sur le cheval : croisement, engagement des postérieurs, mobilisation de l'épaule et surtout jeu latéral du dos d'où décontraction de la ligne du dessus.

Mais il n'est en aucun cas la clef de voûte du système Baucher, bien qu'il soit un moyen logique de passer de la mise en main sur place à la mise en main en mouvement (avec engagement accru et vitesse réduite).

On oppose beaucoup Baucher première manière et deuxième manière. Pouvez-vous rappeler ce qui caractérise principalement ces deux manières ? Cette évolution est-elle due à votre avis pour une part importante au handicap physique de Baucher consécutif à son grave accident, ou résulte-t-elle d'une évolution normale de son art ?

De nos jours, un cavalier un peu averti et désireux de s'initier au Bauchérisme, doit-il, à votre avis, découvrir successivement ces différentes manières afin d'en saisir les avantages et inconvénients respectifs, ou peut-il sans dommage ne s'attacher qu'à la deuxième manière. Par exemple : utilisation prioritaire du filet, etc. ?

Plutôt que d'opposer les deux manières rappelons ce qui caractérise le Bauchérisme puis précisons la marque de chaque manière (1).

(1) Cf. Bulletin n° 6 - Article du Colonel de Saint-André sur Baucher.

S'appliquant d'abord à exercer séparément chacune des parties de l'appareil locomoteur du cheval, le bauchériste au cours de l'exercice isole une partie le plus possible, de toutes les autres ; et c'est seulement après avoir procédé à l'éducation de chacun des lieux de flexibilité (machoire, nuque, avant main, arrière main, dos) qu'il entreprend de mettre en jeu simultanément toutes les parties dans des « exercices d'ensemble » devant animer et tendre les ressorts tout en conservant la flexibilité acquise.

L'allure de base pour cette éducation initiale est donc le pas. L'impulsion et l'obéissance aux jambes seront régulièrement accrues au cours du dressage. Les moyens spécifiques seront « La mise en main » et « l'effet d'ensemble ».

Dressés selon la première manière les chevaux sont enfermés, « rapprochant leurs extrémités » et restant dans l'équilibre horizontal. Soumis par l'effet d'ensemble à toutes les allures, ils manquent de brillant et d'aptitude au développement des allures. Froids aux jambes ces chevaux doivent être montés avec des aides puissantes. Cette manière est particulièrement efficace avec les chevaux rétifs.

A partir de la deuxième manière les chevaux cèdent aussi dans leur bouche mais par contre ils soutiennent leur bout du devant. L'attitude est bonne mais il est difficile d'assembler et d'obtenir la tension de la ligne du dessus. Une fois tendus ils s'expriment dans la « légèreté ».

Cette « légèreté », cantonnée à la bouche, qui doit être maintenue au cours du dressage pose d'indéniables difficultés au cavalier moyen.

Bouleversant les habitudes des classiques, Baucher a toujours conservé son idée directrice : neutraliser une partie du comportement instinctif pour mieux utiliser les forces du cheval. Au cours d'une quarantaine d'années les procédés de Baucher se sont affinés ; les ouvrages de ses élèves témoignent de cette lente évolution. Néanmoins l'accident de 1855 a conduit Baucher, alors âgé de 60 ans, à préconiser l'emploi d'aides encore moins puissantes mais tout autant efficaces. Le changement fondamental me semble résider dans la recherche du ramener. Contrairement à la première manière, c'est le corps du cheval qui est poussé peu à peu sur son embouchure, mais la bouche préparée réduit les difficultés rencontrées dans l'ancienne école dont l'esprit du dressage est ici retrouvé.

**Quel est le meilleur document à conseiller sur la méthode Baucher ?
Les livres de Baucher lui-même, Faverot de Kerbrech ou autres ?**

Pour s'initier pratiquement au Bauchérisme il est nécessaire de maîtriser certains procédés comme le travail à pied en particulier ; pour une prise de contact avec cette pratique, le chapitre consacré au travail à la main dans Equitation Académique du Général Decarpentry me paraît être le plus adapté.



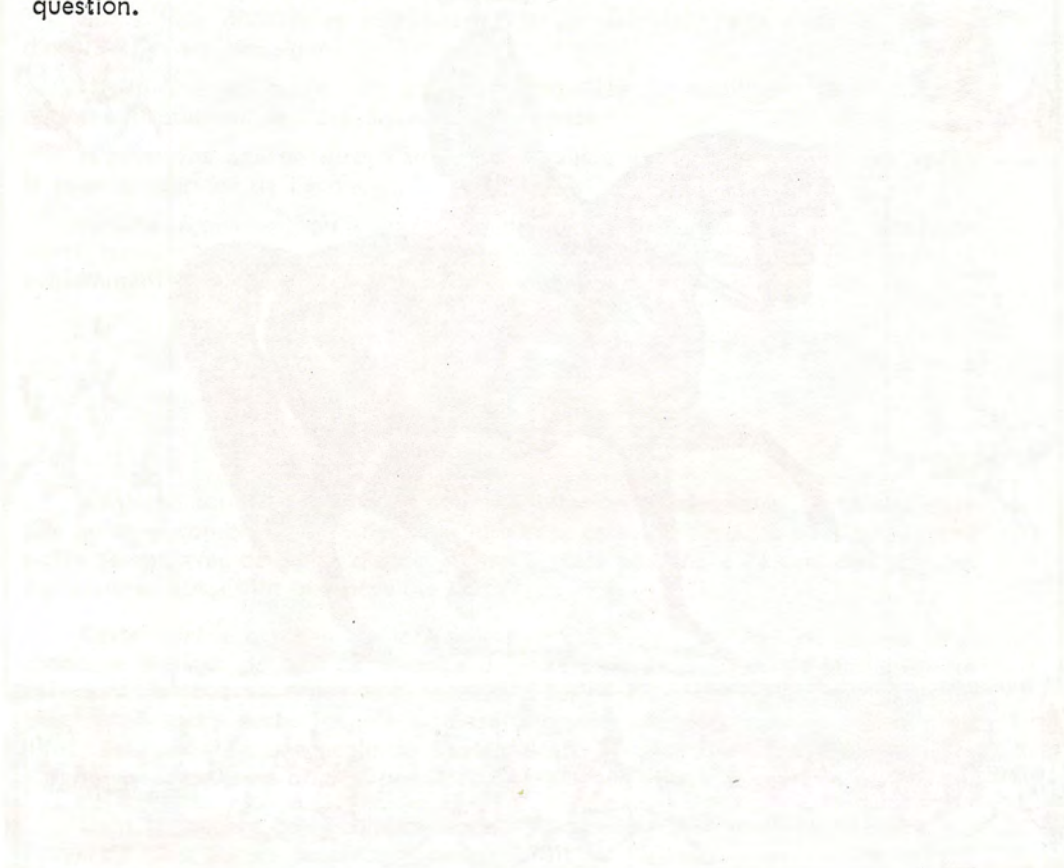
Monsieur RAABE (dessin du Lieutenant-Colonel Margot)

Cette technique étant acquise on travaillera avec profit en suivant les conseils du Général Decarpentry : Méthode de Haute Ecole de Raabe (Equitation Académique, tome 2 ; ouvrage illustré par le Lieutenant-Colonel Margot).

Après ces deux étapes, il faut prendre l'ouvrage du Général Faverot de Kerbrech, ouvrage définitif.

Quels conseils pouvez-vous donner aux cavaliers qui souhaitent découvrir le Bauchérisme et le mettre en pratique ?

Les ouvrages que je viens de vous recommander répondent à cette question.



« *LES AMIS DU CADRE NOIR* »

(Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901)

Bulletin d'information n° 10

DECEMBRE 1980

et 17



Siège social de l'association : Mairie de Saumur

Statuts déposés à la préfecture du Maine-et-Loire
le 29 avril 1975 et enregistrés sous le numéro 217.

CE BULLETIN A ETE TIRE A 1 200 EXEMPLAIRES

Retour à Baucher

Ce n'est pas sans surprise ni quelque appréhension que j'ai lu dans le bulletin des « Amis du Cadre Noir » de mai dernier la déclaration de notre Ecuyer en Chef convenant « d'intégrer solennellement à la doctrine française officielle (...) l'apport considérable de François Baucher ».

Il est vrai que l'annonce de ce « virage » concernant l'enseignement dispensé à Saumur est tempéré par la phrase suivante : « C'est davantage au niveau des principes qu'à celui des procédés que tout écuyer se réfère à l'héritage de Baucher ».

Ayant récemment reçu la visite du Lieutenant-Colonel DURAND, je lui ai manifesté mon étonnement d'apprendre, après des années de contacts et d'échanges personnels, qu'il était « bauchériste ». Sa réponse : « qui n'est pas tant soit peu bauchériste ? » dissipa le trouble qui m'avait saisi et rétablit l'identité de nos vues essentielles.

Il faut dire que je n'ai jamais connu, parmi les grands maîtres modernes, de « bauchéristes » absolus. Seul, le Colonel JOUSSEAUME avait reçu de RUL, disciple de Baucher, une certaine teinte de la « méthode » qui marquait tant soit peu son travail.

Ma réaction à la lecture de la première citation venait sans doute du fait qu'un cavalier avec lequel le « capitaine » DURAND m'avait mis en relation s'était déclaré « bauchériste » et que j'avais pu constater les effets désastreux de l'application maladroite et abusive de la prétendue « méthode ».

Mais il est néanmoins certain que peu d'écuyers français ont rejeté **en bloc** l'inspiration novatrice de Baucher. Quand il s'agit d'assouplissements, les procédés de gymnastique de Baucher entre des mains expertes sont certes efficaces. Mais quand on recherche la soumission, l'expérience montre que **l'authentique autorité** s'acquiert davantage par la confiance, fruit d'une persévérante patience — non dépourvue d'une juste fermeté — que par la domination physique faisant appel à l'assistance de la douleur (1).

(1) Paradoxalement, certains auteurs français prônent cette pratique dont, par ailleurs, on accuse les cavaliers allemands. Certes il en est ; mais pas tous. Le public français a pu voir récemment à Fontainebleau un dresseur allemand travaillant sans contrainte, avec le souci majeur et permanent du calme et d'allures lentes et bien cadencées, éléments fondamentaux de la précision dans l'aisance, qui doivent anticiper la recherche du brio. Il faut ajouter que ce cavalier n'admettait pas le moindre relâchement d'impulsion et savait, d'abord, en percevoir la proche altération et puis la prévenir avec discrétion et sans trouble pour le cheval. Affaire de tact sans lequel il vaut mieux renoncer à toute ambition en équitation supérieure, fut-elle académique ou sportive.

Privé de pratique équestre durant l'occupation, je questionnai alors mon ami de BALORE, camarade de guerre, sur la possibilité d'acquérir des traités de haute école en vue de parfaire mes connaissances en ce domaine. Il m'adressa un exemplaire polycopié du « Dressage méthodique du cheval de selle » de FAVEROT de KERBRECH, qu'en sa qualité d'Écuyer en Chef de l'École Nationale d'Équitation, alors installée à Fontainebleau, il avait fait reproduire (et que je conserve comme un précieux souvenir, autant pour la révélation que ce fut pour moi que par fidélité à l'amitié qui me lia à ce charmant camarade, très brillant écuyer).

Depuis, je n'ai cessé d'appliquer moi-même, et de recommander, l'usage de principes tels que celui de la mise en main par « demi-tension des rênes », de la « décomposition de la force et du mouvement », de la « descente de main et de jambes » parmi d'autres formules simples et à la portée de tout bon cavalier.

Cependant j'ai toujours mis en garde contre l'adoption intégrale de la « méthode » telle qu'on la trouve, en particulier, chez RAABE, et qui ne manquerait pas de renouveler les échecs subis, même du vivant de Baucher. Ce serait, me semble-t-il, une grave erreur de tenter de renouveler l'expérience.

D'ailleurs, le Général LHOTTE, disciple éminent et admiratif de Baucher, ne l'a pas commise. Et cependant FAVEROT de KERBRECH nous affirme que « seuls les chevaux du maître et du Général LHOTTE avaient atteint une sorte de perfection idéale ».

L'évolution que BAUCHER a suivi durant toute sa carrière équestre pour aboutir à l'ultime recommandation : « toujours ça, jamais ça » (trop souvent oubliée) explique les conseils de prudence que le Général DECARPENTRY, fervent admirateur de Baucher, a constamment prodigués dans ses écrits au sujet de l'application de la « méthode » fut-ce de la deuxième manière.

Parmi la littérature équestre française — si riche qu'elle engendre souvent la dispersion — ne convient-il pas de recourir aux œuvres majeures telles que « Equitation académique », synthèse sélective des nombreux courants de l'École française, en évitant les dangers que fait courir l'esprit de système trop poussé ?

Car l'art équestre, sous toutes ses formes et à tous les degrés, rejette, plus que tout autre art, le dogmatisme rigoureux et outrancier qui, en quelque activité noble, conduit souvent à la perversion d'idées saines et généreuses.

Par ailleurs, universel dans les principes, l'art équestre nécessite, dans la pratique, une adaptation particulière spécifique à la sensibilité et aux dispositions physiques de chaque sujet, aussi bien de l'homme que du cheval. Ainsi, le cavalier enclin à la rudesse devra-t-il maîtriser cette tendance avec un cheval susceptible, tandis qu'un cavalier doux de nature devra, avec un cheval froid ou lourd, s'efforcer d'affermir ses exigences tout en les contrôlant.

On perçoit par là le rôle éducatif que peut jouer l'équitation, dont l'enseignement actuel néglige trop souvent l'aspect au profit exclusif de la technique (bonne ou mauvaise). L'ancienne formation des cavaliers militaires (évidemment dépourvue de considérations commerciales, parfois facile excuse d'une mauvaise gestion) insistait sur les qualités morales que devait développer la pratique, même élémentaire, de l'équitation. L'esprit cavalier en constituait l'aboutissement. La cavalerie de Murat, les cuirassiers de Reichshoffen, et, plus près de nous, les Cadets de Saumur en fournissent un éclatant témoignage.

L'orientation inévitable mais souvent trop poussée de la pratique équestre vers la compétition a conduit au souci quasi exclusif d'une technique hâtive — voire sommaire — au détriment de l'art ou simplement de joies tout aussi passionnantes.

On peut craindre que le retour excessif à Baucher accentue cette tendance. Ce serait alors une erreur aussi bien du point de vue des résultats à en attendre dans les diverses confrontations internationales que de celui du développement des qualités physiques et morales que tout sport, et surtout le nôtre, devrait considérer comme la fin essentielle.

Cela n'exclut pas le perfectionnement d'une élite — forcément restreinte — qui vient à Saumur chercher un complément de formation. D'une part, ces cavaliers sont censés posséder, à défaut d'érudition, une expérience qui leur permet d'assimiler aisément un enseignement basé sur des horizons plus vastes et de parfaire ainsi leur culture équestre. D'autre part, à ce niveau, les résultats dépendent en grande partie du travail personnel et de l'intelligente adaptation des moyens utilisés au tempérament de chacun.

Alors pourquoi pas Baucher ? Cela ne dépend plus d'une école mais de l'intéressé lui-même.

Un des derniers messages que je reçus du Général DECARPENTRY fut : « Soyez ingénieux ». Cela ne signifie-t-il pas « choisir et adapter » ? C'est ainsi que je l'ai perçu.

R. GOGUE

ENCORE BAUCHER ...

Quelques questions avec tentatives de réponses

Dans l'interview sur BAUCHER que j'avais demandée au Colonel DURAND (voir bulletin n° 9 des Amis du Cadre Noir), j'ai joué les *interrogateurs neutres*. Telle n'est pas, comme on peut le penser, ma conviction actuelle.

Cette dernière expression devrait être celle de tout cavalier épris de recherche et de la conquête de soi autant que de celle de son cheval. On dit, en effet, qu'une vie entière ne suffit pas à faire le tour de l'art équestre. Raisonnablement et modestement, le cavalier dressé reste *partagé* entre la *passion* et le *doute*.

Les observations que René BACHARACH a pris la peine de faire de cette interview, parue dans « A cheval », éclairent beaucoup d'aspects du bauchérisme et du dressage en général.

LE DRESSAGE, QU'EST-CE QUE C'EST ? Pourquoi les chevaux ont-ils besoin d'être dressés ? Ou tout au moins pourquoi est-ce *aussi long* ? Le dressage d'un chien, par exemple, est plus simple. Il s'adresse essentiellement à l'aspect cérébral des choses. Le chien apprenant à écouter la voix de son maître, à la comprendre et à lui obéir. Certes, c'est aussi le cas pour le cheval.

Les moyens de communication étant les aides : mains, jambes, poids. La voix n'étant pas classiquement admise (1).

C'est que le dressage du cheval doit passer par la phase longue et difficile de l'adaptation musculaire et ligamentuse. Rares sont les chevaux qui nous arrivent de l'élevage sans *défaut de conformation* auquel le dressage doit, dans la mesure du possible, remédier. De plus, même le cheval bien conformé doit *évoluer* musculairement. Il faut lui remonter l'encolure et lui abaisser les hanches, le mettre en *équilibre*.

Cette notion d'équilibre est assez fondamentale. Le dressage d'un cheval *doit modifier son équilibre naturel*. On entend souvent dire que c'est le poids du cavalier qui détériore l'équilibre du jeune cheval car il modifie la répartition des masses que le cheval fait supporter à ses épaules et à ses hanches. Je ne le pense pas.

(1) C'est à tort que la voix n'est pas comptée au nombre des aides classiques. Le cheval étant normalement doté du sens de l'ouïe, pourquoi le dresseur se priverait-il de ce moyen de contact avec lui ?

Personnellement, je l'utilise beaucoup et le fais utiliser par mes élèves. Je crois même avoir, à cet égard, fait évoluer l'équitation de compétition sportive en France. De nos jours, en effet, assez nombreux sont les cavaliers qui n'hésitent pas à pousser un « allez » vigoureux pour surmonter une hésitation de leur cheval à l'abord d'un obstacle délicat. Ce que je pratique depuis trente ans.

Sans même parler des discrets murmures, parfois opportunément utilisés en dressage qui permettent de prévenir bien des « malentendus » des autres aides.

L'expérience montre, par exemple, que sous un cavalier sportif qui monte debout sur les étriers, le cheval se *déplace nettement mieux*, bien que le poids, devant, se soit accru. Cette amélioration résulte d'une moindre gêne sur le *dos très vulnérable* du cheval. (C'est donc un problème de qualité d'assiette. Mais ceci est une autre histoire).

Pour en revenir à BAUCHER, comment sa méthode entreprend-elle ce dressage du cheval ?

BAUCHER fait tout commencer par la flexion de mâchoire puis de nuque. Celles-ci entraînent-elles l'équilibre ? Première question essentielle. Y a-t-il une corrélation directe entre la flexion et l'équilibre ? Si oui, dès que l'on obtient la flexion chez un cheval, celui-ci modifierait en même temps la place de ses membres sur le sol et la répartition du poids de son corps sur ceux-ci ? Cela ne paraît pas évident. On peut donc répondre que la *flexion n'entraîne pas l'équilibre*.

Alors, pourquoi la flexion ? Quel est l'effet recherché par ce point de départ de BAUCHER ? Bien sûr la *gentillesse de la bouche* et une *décontraction* physique et morale assez générale. Buts importants certes, mais pas assez déterminants pour emporter la conviction que tout doit dépendre de ces exercices préalables.

Mon analyse actuelle me conduit à avoir une petite idée de ce pourquoi de la flexion. Je l'expose un peu plus loin.

Autre question : pourquoi BAUCHER a-t-il évolué de la première à la deuxième manière ? On peut raisonnablement penser que cela a résulté de la maladresse moyenne de beaucoup de ses élèves. Probablement, ceux-ci devaient-ils *enfermer* leur chevaux avec la première manière. Le dressage des chevaux les plus connus, de BAUCHER lui-même, ayant été conduit dans les débuts de sa carrière, avec la première manière donc, ne paraît pas en cause.

La deuxième manière comporte le fort relèvement préalable de la tête. Relèvement pouvant aller jusqu'à l'horizontalité du chanfrein. La flexion ne vient qu'ensuite. Flexion de mâchoire et non de nuque. Le ramener, avec ce relèvement, est exclu, car on ne peut pas tout avoir, tout de suite. La première manière recherchant le ramener sans relèvement.

Cela m'a longtemps agacé de voir dans les dessins des bouquins des bauchéristes des chevaux toujours représentés avec de magnifiques sorties d'encolure déjà très relevées, comme si ces chevaux étaient nés tout dressés. *La dure réalité quotidienne du dresseur est moins simple*.

Sans doute aussi, dans cette évolution BAUCHER s'est-il rendu compte que dans cette recherche de l'équilibre, fondamentale, le relèvement important de la tête et de l'encolure étant nécessaire, il convenait de l'entreprendre dès le début.

Cette notion d'équilibre doit être l'objectif essentiel de toute équitation sportive ou artistique digne de ce nom.

Le *bon cheval de course*, qui a surmonté l'usure de cette activité sportive sévère, travaille en équilibre. Le Colonel MARGOT l'a justement relevé dans

plusieurs de ses dessins. Par quelle méthode d'équitation ce cheval est-il conduit à travailler ainsi ? On ne peut répondre d'une phrase, mais je crois que c'est le *galop vite*, très mobilisateur des épaules qui en est le principal responsable. Ce qui rejoindrait mon observation ultérieure sur l'importance des épaules.

L'*équitation arabe* l'ambitionne aussi bien sûr et l'obtient par un fort relèvement d'encolure initial et une cadence assortie des membres. Ainsi que j'ai pu l'observer chez les nomades du sud algérien qui n'avaient pas encore perdu tout atavisme équestre ancestral. Ce qui n'était pas le cas du spahi moyen de nos derniers régiments à cheval.

LA FLEXION, ET APRES ?

Après la flexion, que doit-on faire ? Eh bien, BAUCHER attaque la *pirouette renversée*. Largement facilitée d'ailleurs par le relèvement d'encolure.

Je ressens complètement cette préoccupation. Cette mobilisation de l'arrière main est la base à partir de laquelle on obtient beaucoup. Pourquoi ? Faut-il comprendre que le cheval étant plus doué pour déplacer ses membres dans le sens longitudinal que pour pivoter dans le sens latéral, il convient surtout d'insister sur ces derniers mouvements, la pirouette étant le cas limite du tourner ? Oui, bien sûr. Mais cela ne me paraît pas essentiel.

Le vrai problème, à mon sens, c'est qu'il y a pour le cheval de *nombreuses façons de mobiliser ses membres et son dos*. Dans ce tas, laquelle choisir ? (1) Précisément celle qui découle des dispositions d'équilibre et de mobilité dans laquelle se trouve le *cheval rompu à la pirouette* et restant prêt à tout moment à la donner à la moindre sollicitation du cavalier.

Dans le fond, c'est toujours un peu la même chose depuis PLUVINEL en passant par l'épaule en dedans et LA GUERINIERE puis BAUCHER : construire le cheval en développant sa mobilité latérale.

Ce qui change, ce sont les méthodes d'application de cette construction, pas le principe de base. Ce qui a changé, c'est aussi le *modèle* du cheval.

Entre l'*andalou* du XVIII^e siècle aux allures naturelles relevées, sélectionné pendant des siècles pour son aptitude au virevoltage, et le *pur-sang anglais* du XIX^e siècle construit pour les allures rasantes et longitudinales, il y a loin. BAUCHER, homme de génie et de recherche, a justement conclu que le dresseur du pur-sang devait contrarier l'essentiel des aptitudes instinctives de son élève. Rien n'empêche d'ailleurs d'appliquer « la méthode » à un andalou. Qui peut le plus, peut le moins.

Le bauchériste construit son cheval par *morceaux*. Chacun d'eux recevant successivement assouplissement et musculation appropriés.

Outre la mâchoire et la nuque, initialement préparées par les flexions, ces « morceaux » sont essentiellement trois : les hanches, le dos, les épaules.

(1) Un auteur a dénombré 48 sortes de galop.

Les *hanches* comprennent les postérieurs qui, assouplis latéralement, s'articuleront essentiellement autour de l'articulation coxo-fémorale.

Le *dos*, en commençant par le rein, se mobilise par un déplacement latéral accentué de l'arrière main.

Les *épaules*, le plus important des trois à mon avis s'il faut choisir. Mais on n'a guère le choix, le cheval, même construit par morceaux, constituant un tout. A défaut d'être les plus importantes, les épaules constituent certainement la partie la *plus difficile* à mobiliser dans le bon sens.

Les épaules du cheval, comme celles de tout quadrupède *ne comportent pas de clavicule*. L'omoplate n'est donc reliée à la cage thoracique et au reste du squelette que par des muscles et des ligaments. C'est ce qui permet le relèvement considérable d'encolure, donc du garot, chez le cheval dressé. L'on pourrait aussi bien parler de l'*abaissement* des omoplates, par rapport à cette cage thoracique, que de relèvement d'encolure.

L'expérience m'a montré que l'on arrive à « grandir » de près de dix centimètres, sous la toise au garot, des chevaux aux épaules médiocrement disposées au départ, si l'on poursuit leur gymnastique corrective dans ce sens durant plusieurs années.

Comment donc mobiliser les épaules dans un sens favorable, puisqu'elles ne sont guidées par *aucune articulation* et que l'on veut modifier leur geste habituel de telle sorte que, nous venons de le voir, on *relève la cage thoracique entre les deux omoplates* ? Ma réponse : là encore en poussant dans ses conséquences limites le croisement de l'arrière-main et du dos. Ce qui, à un stade *outré* (1), rejaillit sur l'omoplate donnant un sentiment de *décrochage*, de « *désarticulation* ». A ce moment, le cheval, même non spécialement sollicité dans sa bouche, ne peut s'empêcher de donner une flexion (2). J'en déduis (peut-être est-ce une déduction osée ?), un des pourquoi de la flexion de BAUCHER.

Si l'équilibre ne peut être l'ambition majeure de la *flexion*, ne serait-ce pas précisément la *juste mobilisation des épaules* ? Un cheval qui donne une

(1) Une objection m'est souvent faite : « en tournicotant comme cela les jarrets, ne les tarez-vous pas ? Il est facile de répondre que les jarrets qui, comme le reste du corps du cheval, ont été élaborés par la nature au cours de millions d'années, n'ont pas de fragilité particulière. Toute articulation, jarret inclus, reste en bon état si une gymnastique appropriée la conforte. Un kinési qui prend en charge un malade dont une articulation est atteinte, la fait travailler en vue de renforcer les muscles et les ligaments qui la concernent.

Le docteur vétérinaire DESBROSSES, de Versailles, conseillait (en novembre 1983) à une propriétaire d'un cheval au jarret un peu atteint : « Fombellisez-le ». Préconisant par là une gymnastique sur de très petits cercles aux allures lentes, avec les jarrets en place. Il ajoutait : « j'ai souvent eu l'occasion d'observer ses chevaux ; leurs jarrets ne sont jamais tarés ».

Dans le même ordre d'idées, notre nouveau maréchal-ferrant, jeune et observateur, a constaté que nos chevaux du « Centre équestre du Val de Briance » donnaient leurs postérieurs avec nettement plus de facilité que la moyenne de ceux à qui il avait affaire au cours de ses tournées. Il attribue cela à une meilleure souplesse des jarrets.

(2) Un kinési me disait récemment que la méthode Mazière, assez à la mode actuellement, comporte entre autre le « déglutissement ». Il y a peut-être là un rapprochement édifiant avec la « flexion ».

flexion tout en avançant, ne peut déplacer ses épaules que dans le sens utile. Le sens du relèvement du garot. Sens plus naturel chez les andalous que chez nos chevaux croisés de pur-sang.

Je crois, répétons-le, que les principales difficultés du dressage viennent de l'avant-main. Le croisement de l'arrière est le moyen de décomposer la difficulté. En procédant de la sorte, je n'ai évidemment pas l'ambition de faire du BAUCHER intégriste, mais je ressens deux aspects de sa philosophie :

- substituer des forces transmises aux forces instinctives,
- construire le cheval par morceaux avant de l'assembler.

Mais, peut-on objecter, pourquoi n'êtes-vous pas fidèle au bauchérisme intégral en suivant la progression de la deuxième manière si bien décrite par FAVEROT de KERBRECH ? D'autant que BEUDANT répond : « BAUCHER, c'est ce qu'il y a de plus facile, c'est l'équitation qui est difficile », à qui affirmait que cette méthode devait être réservée aux cavaliers expérimentés et adroits.

Je n'ai pas de bonne réponse à cette question. Peut-être, s'il me faut trouver une excuse, faute d'avoir rencontré un bauchériste convaincant auprès de qui je puisse prendre conseil.

□

Ce serait certainement faire œuvre utile en France que de rassembler les atouts bauchéristes remanants actuels et d'essayer de redécouvrir ensemble « la méthode ».

Notre génération consommerait une faute en ne tentant aucun effort pour revivifier cet apport fondamental de l'héritage équestre national. Notamment en ne recueillant pas l'expérience des quelques rares fervents de BAUCHER existant encore, avant qu'ils ne disparaissent.

BERNARD DE FOMBELLE

DE L'ART ÉQUESTRE...



M. BAUCHER montant Partisan

Qu'est-ce que l'ART ÉQUESTRE ?

L'art en équitation, c'est d'arriver à ce que le cheval, être vivant, se montre dans tout son éclat, exécutant des mouvements cadencés dans l'aisance et l'harmonie, dans la joie et l'énergie, prouvant ainsi que son cavalier, fixe dans la selle, lui donne des indications à peine perceptibles, se faisant oublier pour donner au cheval tout le brillant que comporte son ensemble.

C'est le Centaure de la fable.

Il s'entend que pour arriver à ce point, pour devenir un authentique écuyer, il faut un long apprentissage technique.

L'art, c'est la sublimation de la technique, employée avec amour et abandon pour produire quelque chose de beau. On n'atteindra jamais à « l'état centaure » (un ensemble qui fait qu'on ne regarde plus deux êtres distincts, mais seulement le cheval dans tout son éclat !) en employant des méthodes dures, où le travail journalier dégénère en lutte contre des résistances. Par ces systèmes-là on parvient, si cavalier et cheval sont solides, à faire exécuter au cheval, par la force, des mouvements qui n'ont rien à voir avec la beauté.

Et ces chevaux qui exécutent des mouvements, contraints par des aides appuyées de leurs cavaliers, sont, en dehors de la répétition de leurs numéros — déroulés aujourd'hui sur un rectangle de 20 m × 60 m, remplaçant la piste de cirque où évoluaient les écuyers d'autrefois — ces chevaux donc sont,

pour la plupart, désagréables à monter à l'extérieur et incapables de sauter en équilibre un fossé ou un autre petit obstacle. Depuis que la haute école d'autrefois, illustrée par tous ces écuyers admirables de l'école française dont je cite François BAUCHER à la tête comme le plus grand génie équestre de tous les temps, est devenue le sport baptisé « dressage », où la préoccupation n'est pas la grâce, si bel ornement de l'art (comme disait La Guérinière), mais le total des points donnés par les juges, même si le cheval et le cavalier ne sont pas en harmonie, l'un tirant, l'autre mettant des résistances de poids : l'art équestre est malheureusement en voie de disparition.

Du genêt d'Espagne, cheval d'un roi ou d'un prince certains jours de gloire, comme disait le duc de NEWCASTLE, et que tous les grands écuyers du XVII^e utilisaient, jusqu'à l'apparition du pur sang que BAUCHER, FILLIS et d'autres grands écuyers montaient sans force, tous ces chevaux de sang, aussi chauds les uns que les autres, espagnols ou de pur sang, exécutaient avec grâce et beauté les mouvements les plus divers.

Aujourd'hui on emploie des chevaux de sang froid d'ascendance de trait, parce qu'ils admettent des fautes dans l'emploi des aides, étant moins émotifs, ce qui convient à un sport dont la précision mécanique est la préoccupation première au détriment de l'entente parfaite de deux êtres vivants comme la symbolise le centaure de la fable.

Pourquoi en France, où l'évolution de l'art équestre a atteint des sommets à Versailles, puis avec BAUCHER, au début de ce siècle encore, pourquoi cet art est-il en train de se perdre sans que personne ne s'en soucie ?

Pourquoi les cavaliers qui pratiquent le dressage cherchent-ils à copier la plupart des autres, qui se flattent de leurs succès, même si c'est au détriment de l'art et du pauvre cheval ?

J'aime les compétitions équestres d'obstacles et de concours complet, parce que là, le gagnant montre qu'il a sublimé sa technique avec son intelligence et sa hardiesse, et le résultat n'est pas à contester : la barre tombe... !

Mais en dressage, qui juge ? Et comment ? Qu'y a-t-il de concret ? J'aimerais justement voir renaître cet art équestre par des présentations de vrais écuyers, soucieux de montrer un cheval donnant l'impression de se manier seul, sans résistance physique ni morale. Pour terminer, je voudrais citer GASPARD DE SAUNIER dans son livre « Les vrais principes de la cavalerie » En parlant de MM. DU PLESSIS et DE LA VALLEE DE GUISE, il dit qu'on ne pouvait se lasser de les voir à cheval et d'admirer la délicatesse avec laquelle ils menaient leurs montures.

C'est bien cela le Centaure.

NUNO OLIVEIRA